

Madame de Villiedieu

FABLES.

O V

HISTOIRES

ALLEGORIQUES.

DEDIE'ES AU ROY.

Par MADAME DE VILLEDIEU



A PARIS,
Chez CLAUDE BARBIN, au
Palais, sur le second Perron de
la Sainte Chapelle.

M. DC. LXX.
Avec Privilege du Roy.

Fables, ou Histoires allégoriques, dédiées au Roy

Madame de Villedieu



Claude Barbin, Paris, 1670

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026



TABLE DES FABLES

contenuës dans ce Livre.

La Tourterelle, & le Ramier.

Le Singe Cupidon.

La Cigale, le Hanneton, & l'Escarbot.

Le Sanfonnet, & le Coucou.

Le Papillon, le Frelon, & la Chenille.

Le Chat, & le Grillon.

L'Agneau, & ses freres.

L'Yrondelle, & l'Oyseau de Paradis.

Le Ballet de Monseigneur le Dauphin ; envoyé à Monseigneur le Duc de Montaufier.

Le triomphe de l'Amour sur l'Enfance.

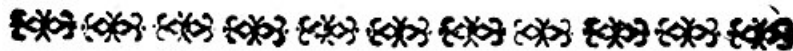
Epitalame sur le Mariage de Mademoiselle de Lyonne, avec Monsieur de Nanteuil.

Fin de la Table.





FABLES,
O V
HISTOIRES
ALLEGORIQUES.



FABLE PREMIERE.

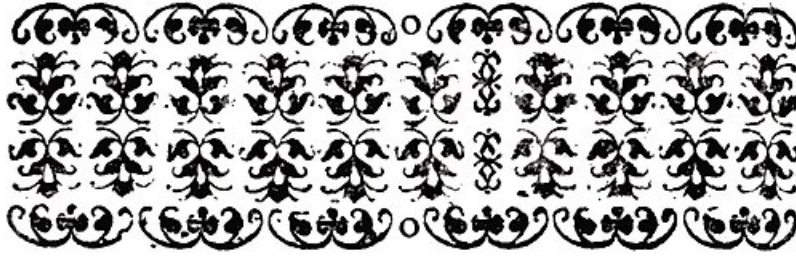
La Tourterelle, & le Ramier.

Q U'on ne me parle plus d'Amour, ny de Plaisirs,
Disoit un jour la triste Tourterelle,
Consacrez-vous mon Ame, à d'éternels soupirs :
J'ay perdu mon Amant fidelle.
Arbres, Ruisseaux, Gazons délicieux,
Vous n'avez plus de charmes pour mes yeux,
Mon Amant a cessé de vivre.

Qu'attendons-nous mon cœur ? Hâtons-nous de le suivre.
Comme on l'eût dit, autresfois on l'eût fait.
Quand nos Peres vouloient peindre un Amour parfait,
 La Tourterelle en estoit le symbole,
Elle suivoit toûjours son Amant au trépas,
 Mais la mode change icy-bas,
 De cette conftance frivole.
 Le Defefpoir a perdu son credit,
 Et Tourterelle se confole,
S'il faut tenir pour vray, ce que ma Fable en dit.
 Elle pretend, que cette Defolée,
A fa juſte douleur, voulant eſtre immolée,
Choifit un vieux Palais, vray ſejour de Hiboux ;
 Où ſans chercher aucune nourriture,
Un prompt trépas eſtoit, ſon eſpoir le plus doux ;
Mais qui ne ſçait, qu'en toute conjoncture,
La Providence eſt plus ſage que nous ?
 Dans cette demeure ſauvage,
 Habitoit un jeune Ramier,
 Houpé, patu, de beau plumage,
 Et quoy que jeune, vieux Routier
Dans l'Art de ſoulager, les douleurs du veuvage.
Pour noſtre Tourterelle, il mit courtoifement,
 Ses plus beaux ſecrets en uſage.
 La Pauvrette au commencement,
 Loin de preſter l'oreille à ſon langage,
 Ne vouloit pas, ſe montrer ſeulement :
Mais le Ramier, parlant de deffunt ſon Amant,
 Inſenſiblement il l'engage,
 A recevoir ſon compliment.
Ce compliment fut d'une grande force,
Il diſoit du deffunt, toute forte de bien,
 Ne blâmoit la Veuve de rien ;

Bref, c'estoit une douce amorce,
Pour attirer un plus long entretien.
Voilà donc la belle Affligée,
En tendres propos engagée :
Elle tombe sur le discours,
De l'histoire de ses Amours :
Dépeint, non sans cris, & sans larmes,
Du pauvre Trépassé, les vertus & les charmes :
Et ne croyant par là, que flater sa douleur,
Elle apprit au Ramier, le chemin de son cœur.
Par ce que le Deffunt avoit fait pour luy plaire,
Il comprit ce qu'il falloit faire.
Il estoit copiste entendu,
Il sçeut si dextrement, imiter son modèle,
Que dans peu nostre Tourterelle,
Crût retrouver en luy, ce qu'elle avoit perdu.





FABLE II.

Le Singe Cupidon.

UN vieux Singe des plus adrois,
Ayant veu l'Amour plusieurs fois,
Décocher ses flèches mortelles,
Sur les cœurs de maintes Cruelles ;
Comme luy, voulut estre Archer,
Et flèches d'Amour décocher.
Il eust donné leçon d'adresse,
A tout maître en tours de souplesse.
Il prend si bien son temps, choisit si bien son lieu,
Qu'il détrouffe le petit Dieu.
Enrichy d'un butin si rare,
A se cupidonner le Magot se prepare ;
Endosse le carquois, s'affuble du bandeau,
En conquerant des cœurs, se rengorge, & se quarre,
Et se mirant dans un ruisseau,
Se prend pour Cupidon, tant il se trouve beau.
Ces Animaux pour l'ordinaire,
Naissent sçavans, en l'art de contrefaire,
Et dans le langage commun,
Singe, & Copiste ce n'est qu'un.

Celuy-cy donc campé dans un boccage,
Attend une Nymphé au passage,
Et comme souvent le hazard,
Aux blessures du cœur a la meilleure part,
Nostre Archer d'espece nouvelle ;
Atteint droit au cœur de la Belle.
Jamais la Nymphé avant ce jour,
N'avoit senty les flèches de l'amour.
Si cette blessure cruelle,
Fut un cas surprenant pour elle ;
I'en fais Iuge le jeune cœur,
Atteint de pareille douleur.
Iour, & nuict, la nouvelle Amante
Soupire, se plaint, se tourmente,
Sans sçavoir ce qu'elle sentoit,
Ny pourquoy tant se lamentoit,
Maistre Magot darde-fagette,
Qui mieux instruit du mal de la Pauvrette,
S'applaudissoit de sa dexterité,
Se voyant la Divinité,
Pour qui se preparoit l'amoureux Sacrifice,
Se tenoit fier comme un Narcisse.
Quand la Belle par ses soupirs,
Exprimoit ses tendres desirs ;
Que de ses yeux, la langueur indiscrete,
A son cœur servoit d'interprete,
Peu s'en faloit, qu'en ce moment,
L'indigne Auteur de son tourment,
Ne se crust ce qu'il feignoit d'estre.
Il eust avec l'amour disputé d'agrément,
Tant l'orgueil nous fait méconnoistre.
Mais on voit ordinairement,
Que la Gloire sans fondement,
Est chimerique, & peu durable.
Du carquois dérobé, le Maistre redoutable,

Cherchoit plein de ressentiment,
Le sacrilege Auteur, d'un fait si punissable.

Le fort le guida sur le lieu,
Où le Magot paré des dépouilles du Dieu,
Recevoit l'amoureux hommage
Qu'on devoit à son Equipage.

Si Cupidon fut offensé ;
Qu'un Magot pour luy se fît prendre,

Et comme tel fût encensé,
Il est aisé de le comprendre.

Quoy ? dit-il, ce ridé Museau,
A la faveur de mon Bandeau,
Chez les Mortels remplit ma Place ?

A ces mots Messire l'Amour,
Détrouffe le Singe à son tour,
Montre à nud sa laide grimace,

Et tirant la Nymphé d'erreur,
Fit naître un plus beau feu, dans son aveugle cœur.

Ainsi l'ame préoccupée,
Et par l'apparence trompée,
Eleve aux hommes des Autels,
Qui ne sont deus qu'aux Immortels.

Le bandeau de l'Amour, fait des Metamorphoses

Des plus desagréables choses ;

Mais quand un retour de raison,

Peut enfin trouver sa raison,

Ou qu'un Amour, d'une plus pure essence,

A nos cœurs prevenus, fait sentir sa puissance,

Combien trouvons-nous odieux

Ce qu'avoient admiré nos yeux ?





FABLE III.

La Cigale, le Hanneton, & l'Escarbot.

LA Cigale, & le Hanneton,
Contracterent jadis un mariage ensemble ;
Et comme pour un jour, dit-on,
Tout Hymen à l'Amour ressemble,
Le leur eut d'abord la beauté
Qui fuit toujours la nouveauté.
L'Epoux trouvoit l'Epouse belle,
Comme elle le trouvoit charmant,
Ce n'estoit que transport, & que ravissement,
Ils se juroient une ardeur eternelle,
Et croyoient tenir leur serment.
Mais tels sermens se tiennent rarement,
Ce premier jour qu'un long usage,
A fait nommer communément,
Le seul heureux du Mariage,
Estoit à peine encor passé ;
Que le nouveau Couple lasé

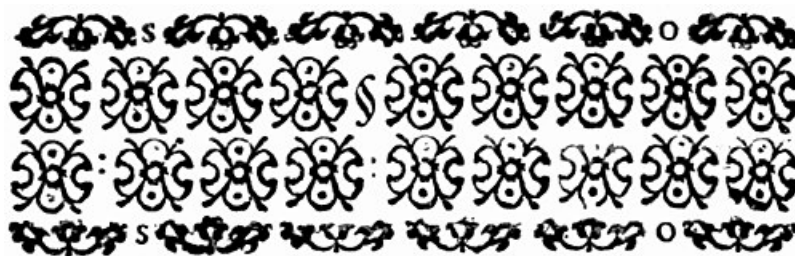
De si longue Paix domestique,
En interrompit la pratique.
Le Hanneçon alloit souvent
Voir une Guespe sa voisine :
Dame Cigale en eut le vent,
Pour moins Epouse se mutine.
Elle entre en féminin courroux,
Accuse le coquet Epoux,
De fausser la Foy conjugale,
Hanneçon de s'enfuir aux cris de la Cigale ;
Elle, de redoubler ses cris ;
Luy, de l'accuser de manie,
Adieu l'amour & les soupirs,
Au triste Hymen ils faussent compagnie.
Le Hanneçon, morne & transsi,
Connoissant, mais trop tard, les soucis du ménage,
Va consulter sur son souci,
Un Escarbot du voisinage.
Cet Animal n'avoit point son pareil,
Il decidoit de tout *en Auditeur de Rote*,
Et toute la Gent Escarbote
N'agissoit que par son conseil.
Compere, dit-il au Mary,
Ce sont fuites de l'Hymenée,
Vous n'êtes pas le seul Epoux marry
Qui déplore sa destinée.
Nous autres petits Escarbots,
En de pareilles conjonctures,
Entendons dire de bons mots
A Mesdames les creatures.
Quand pour divertir son chagrin,
Un homme vient à son voisin,
Faire en se promenant secrète confidence,
Luy conter ses douleurs, & ses soupçons jaloux,
Dieu sçait si pour avoir des témoins tels que nous,

Il en dit moins tout ce qu'il pense.
Ecoutez, ce que l'autre jour
J'entendois raconter à Seigneur d'apparence :
J'époufay, disoit-il, une veuve de France,
Des premieres de cette Cour :
Soit que pour témoigner un amour plus parfait,
Elle crut à propos de paroître jalouse,
Ou qu'elle le fust en effet,
Toufiours quelque soupçon tourmentoît mon Epouse ;
Je n'avois plus un moment de repos,
Sur la moindre visite, ou le moindre propos.
Nostre Jalouse avoit un reproche à me faire ;
Un Amant me tira d'affaire,
Il nâquit certaine amitié,
Dans le cœur de nostre Moitié,
Plus fine d'un carat que l'estime ordinaire ;
Depuis ce jour, tout fut calme chez moy,
Je fus respecté comme un Roy ;
On ne songeoit plus qu'à me plaire.

Compere Hanneton, poursuivit l'Escarbot,
Si tu sçais le secret d'entendre à demy-mot,
Fais ton profit de l'avis salutaire.
Laisse gronder ta femme tout le jour,
Ou si tu veux la faire taire,
Permits-luy de faire l'amour.

Dame trop prude, & beaucoup de raison,
Est un assortiment fort difficile à faire ;
Et pour la paix de la Maison,
Un peu d'intrigue, est un mal necessaire.





FABLE IV.

Le Sanfonnet, & le Coucou.

V N Sanfonnet, Jargonneur signalé,
De captif qu'il estoit, devenu volontaire,
De desirs amoureux se trouva régalé :
C'est de l'indépendance, une fuite ordinaire.
Il dresse son petit Grabat
Dans un Buisson de Noble-Epine,
Vn Coucou fameux scelerat,
Qui, comme chacun sçait ne vit que de rapine,
Qui va de Nid, en Nid croquant les œufs d'autrui
Et les remplaçant d'œufs de luy,
Au Nid du Sanfonnet, traduit son lignage.
Notre amy Jargonneur, ignoroit cet usage ;
Il fut dès sa jeunesse élevé parmy nous,
Et vivoit, par hazard, en honneste ménage,
Où l'on ne parloit point des ruses des Coucous.
Frere le Rossignol, disoit-il en luy-mesme,
Couvant les nouveaux Œufs avec un soin extrême,
Vous vous vantez d'estre le Roy des Bois ;
Mais si jamais ma Famille est éclosé,
Ha ! Foy de Sanfonnet, c'est bien à cette fois,

Que vous aurez la gorge close.
Dans vostre Art de rossignoler,
Vous donnez des leçons, à tout ce que nous sommes ;
Mais, mes petits sçauront parler,
Comme parlent Messieurs les hommes.

Ces petits long-temps attendus,
Et de tout mal-heur deffendus,
Il plût à l'Eternel de donner la lumiere
A nos Sanfonnets pretendus.
Maistre Oyseleur, d'espece singuliere,
Se promet d'exercer son Mestier doctement,
Le Plumage coucou, bleffoit un peu sa veuë,
Mais il esperoit en la meuë,
Les Peres, comme on sçait, se flatent aisément.
Le voilà donc, tenant Ecole de ramage,

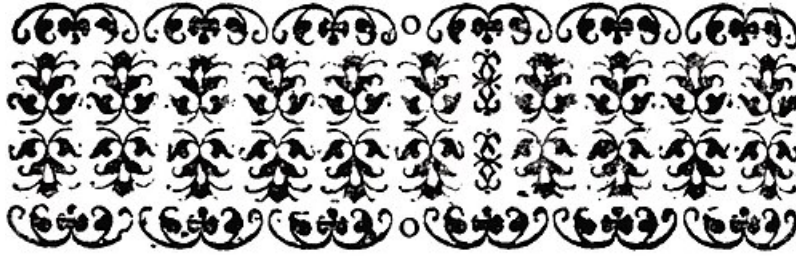
Il n'est dictons, ou quolibets,
Qu'apprennent tels Oyseaux en cage,
Qu'il ne siffle aux Coucous, reputez Sanfonnets.
Parlez, leur disoit-il, parlez l'humain langage,
C'est le plus éloquent de tous,
Cocou, répondent les Coucous,
Il n'en peut tirer autre chose,
Quoy qu'il entonne, ou qu'il propose,
Cocous ne disent que Cocou :
Le Sanfonnet pensa devenir fou.

Depuis quand, disoit-il, cette Metamorphose ?
Comment œufs de Cocou font-ils sortis de moy ?
Du temps que j'augmentay l'espece volatile,
Tout Oyseau n'engendrait qu'Oyseau semblable à soy :
C'est depuis que j'habite en humaine famille,
Que la Nature a fait cette nouvelle Loy.
Mais quoy ? reprenoit-il, dans cette Loy nouvelle,
La Nature se trompe, ou n'est plus naturelle.

Pourquoy moy Sanfonnet engendrer des Coucous ?
Pourquoy couvrir des œufs, qui ne font point à nous ?

Pourquoy ?..... sans doute il eust poulsé loin le murmure ;
Mais un Milan passant par là,
Quoy ? luy dit-il, ce n'est que pour cela
Que tu vas de POVRQVOY fatiguant la Nature ?
Hé ! mon amy ton mal est devenu commun,
Parmy les Animaux, je n'en connois aucun
Qui ne puisse s'attendre à pareille aventure.





FABLE V.

Le Papillon, le Frelon, & la Chenille.

UN vieux Frelon depuis long-temps
Avoit fait des desseins sur une Tubereuse ;
Un Papillon, nouveau fils du Printemps,
Traverçoit en secret, sa fortune amoureuse.
De grand murmure, & de sanglant combat,
Se vit alors la prochaine apparence,
C'est toujours de la concurrence,
Que naissent le bruit & l'éclat.
A maintenir leurs droits, les Rivaux s'appresterent.
Pere Frelon de bourdonner,
Papillon de papillonner,
Tant volerent, tant bourdonnerent,
Qu'enfin l'Amour ils obligerent,
A juger de leur different.
Il cite devant luy le Couple concourant,
Leur ordonne à tous deux, d'exposer l'aventure :
Jamais sans doute avant ce jour,
Ils ne s'estoient trouvez en telle conjuncture ;
Mais tout parle dans la Nature,
Quand il s'agit d'obeyr à l'Amour.

Je suis, dit le premier, un Frelon qu'on estime
Pour son labeur & pour son rang.
D'un essain renommé le Prince legitime
Me reconnoît pour estre de son Sang :
Cette tubereuse naissante,
Par sa jeunesse florissante,
A sceu meriter mon ardeur ;
Depuis le jour qu'elle est éclosé,
Je voltige sans cesse autour de cette Fleur,
Et quitte pour la voir, Lys, Anemone, & Rose,
Qui tenoient de ma part, ces soins à grand honneur.
Ce foible Papillon, cette fragile engeance,
Qui parmy nous s'ose à peine enrôler,
Sans redouter l'effet de ma vengeance
Sur mes traces semble voler.
Si pour travailler à ma tasche,
Je donne à mes desirs, un moment de relasche,
Ou vais succer d'un fruit le naissant vermillon,
Quand ie viens reparer près de ma Tubereuse,
Une absence si douloureuse ;
J'y retrouve toujours l'affidu Papillon :
Faut-il qu'un Frelon de ma sorte,
Chery de Flore, envié des Zephirs,
Souffre qu'un Papillon apporte
Un obstacle secret à ses tendres desirs ?
Qu'il ose impunément luy disputer la place,
Exciter sa colere, & ses soupçons ialoux ?
Ay-je tord de vouloir reprimer cette audace ?
Grand Dieu, je m'en rapporte à vous.

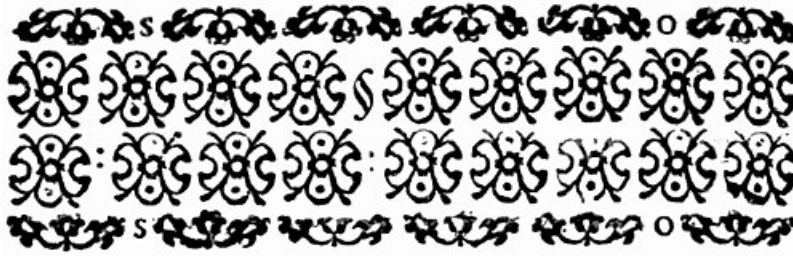
C'est, dit le Papillon, avoir mauvaise grace,
Et faire à ce Dieu mal sa Cour,
Que d'exposer son travail & sa Race,
Quand il s'agit des faveurs de l'Amour.

Moy Papillon, je ne me vente
Ny d'ancestres fameux, ny d'exploits importants ;
Mais ma parure est éclatante,
Et j'en change tous les Printems.
À la saison que les Roses nouvelles
Estalent à mes yeux leurs beautés naturelles,
Si je me trouve épris de leurs jeunes appas,
Je ne prends point mon vol vers elles,
Que l'éclat qui sort de mes aîles
Ne m'ait devancé de cent pas.
J'ay du brillant, de la jeunesse,
De l'enjouement, & de la propreté :
Je suis léger, je le confesse,
Mais je rends grâce au Ciel de ma légèreté,
Lors que Papillonnant, de fleurette en fleurette,
Indifféremment je muguette
Tout ce qui paroît à mes yeux,
Cette inconstance est souvent une adresse
Pour inspirer à la Fleur ma Maîtresse
Le desir de m'arrêter mieux.
Si d'un illustre Sang ta vanité se louë,
En humble Papillon j'avouë
De ne mériter pas cet honneur comme toy ;
Mais pour finir la dispute amoureuse,
Demandons à la Tubéreuse,
Lequel luy plaît le plus, du Frelon, ou de moy.

Malgré le royal Parentage,
Le Papillon auroit eu l'avantage,
Si la Fleur eût réglé son sort :
Il étoit jeune, il étoit agréable ;
Mais pendant que tous deux redoubloient leur effort,
Pour obtenir un Arrêt favorable,
Une Chenille impitoyable
Achevoit sourdement de les mettre d'accord.

Ainsi voit-on finir parmi les creatures,
Maintes & maintes aventures ;
On entre en concurrence ; & de feux, & de foin
On se dispute, on se querelle,
Pendant que le Rival qu'on redoute le moins,
Triomphe en secret de la Belle ;
Et laissant aux Muguet, le murmure & l'éclat,
S'enrichit du butin, sans aller au combat.





FABLE VI.

Le Chat, & le Grillon.

Que l'homme se fert mal de son raisonnement !
Qu'injuste fut la Loy suprême
Qui soumit l'Animal impitoyablement
A tel qui ne sçait pas se gouverner luy-mesme,
Et que tout Animal instruit facilement.

Ainsi s'exhaloit en murmure,
Certain Grillon seditieux,
Qui bien-tost eust changé l'ordre de la Nature,
Si Grillons décidoient dans le Conseil des Dieux.

C'est bien à toy, mon cher, à faire le Critique,
Interrompit un vieux Matou,
Qu'un peu de cendre chaude attiroit près du trou
De nostre Grillon Satirique.
Encore si c'estoit quelque Chat comme moy,
Qui blasmât la suprême Loy,
Je luy pardonnerois de se donner carrière.
Matou courant de nuict, de Goutiere, en Goutiere,
Peut se formaliser d'avoir l'homme pour Roy.

Il luy voit en secret, commettre tant de crimes,
Suivre tant de folles maximes.
Icy fait le lutin, le frenetique Epoux,
Croyant que grilles & verroux
Rendent une Epouse fidelle,
Pendant que le Galant qui luy tient en cervelle,
Doit aux seuls soupçons du jaloux,
Toutes les faveurs de la Belle.
Là, garde le Mulet quelque credule Amant,
Comptant pour un Siecle un moment,
Pensant que sa Philis le compte à sa maniere,
Et l'égale en desirs comme en fidelité.
Que s'il pouvoit en Chat passer par la Chatiere,
Seroit bien-tost guery de sa credulité.
Es-tu témoin des serenades,
Et des nocturnes promenades,
Où s'occupent souvent les plus sages mondains ?
Passes-tu quelquesfois sur les toits les plus saints,
D'où lorgnant par un trou, le rusé Solitaire,
J'ay veu l'hypocrisie, à tel degré monter,
Que moy Matou, je n'ose raconter,
Ce que tel qu'on croit Saint, n'a pas honte de faire.
Chacun sçait ce qu'il sçait, reprit d'un ton chagrin,
Le Grillon mal content de son petit destin :
Si tu vois le Bigot démentir sa grimasse,
Je voy peut-estre plus, sans partir de ma place.
J'entends souvent le Magistrat
De son Foyer prendre des Villes,
Le Cavalier parler, de matieres civiles,
Et le Bourgeois, trancher du Potentat.
Tel qui ne peut trouver, de party pour sa fille,
De tout le genre humain, fait le Chef de Famille,
Et croit estre nommé de Dieu pour le pourvoir ;
Il donne celuy-cy de puissance absoluë,

A telle que peut-estre, il n'aura jamais veuë,
Et qu'il ne devra jamais voir.
Que diray-je de la licence
Que se donne leur médifance ?
Est-il rien de sacré pour ces Prophanes-là ;
Un de ces foirs j'entendois dire.....
A cét endroit de la Satyre,
Le Patron de café appella ;
Sa voix pour nos censeurs, fut pis qu'un coup de foudre.
Matou ne fit qu'un faut, jusques au trou du Chat,
Et Grillon se croyant desia réduit en poudre,
Rentra plus mort que vif dans son sombre grabat.





FABLE VII.

L'Agneau, & ses freres

A Vtresfois nâquit un Agneau,
Plus digne d'estre un Louveteau,
Que d'avoir Moutonne origine.
Il crioit sans cesse famine,
A tous les Agneaux du troupeau.
Sa Mere, disoit-il, estoit presque tarie,
Il remplissoit d'un plaintif beëlement,
Pâturages, & Bergerie,
Et voyez la friponnerie !
Sa Mere avoit du laict, plus que suffisamment ;
Mais outre qu'il estoit d'un naturel gourmand,
Il s'estoit apperceu que Bergers & Bergeres,
De Bestail bien nourry font tousiours plus de cas,
Que de Bestail qui ne profite pas.
Le voila donc gueusant du laict, à tous ses freres.
Hé ! leur disoit-il, par pitié
Souffrez que ie tette vos Meres,
Elles ont trop de laict pour vous de la moitié :
Et moy pauvre Agnelet, natif de mesme Estable,

Qui nuict & jour, tire la mienne en vain,
Je ferois defia mort de faim,
Si ie n'avois trouvé quelqu'Agneau fecourable.
Jamais la feinte, avant ce jour,
Chez les fimples Agneaux, ne fut mife en pratique,
Ceux-cy croyant aux dits, du rusé famelique,
Luy cedoient bonnement, leur place tour à tour.

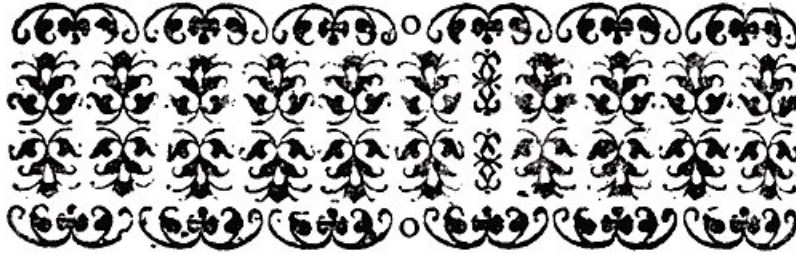
Il profite à gogo de cette complaifance,
Il croift, il devient grasselet,
Au lieu que les Agneaux, qu'il tenoit au filet,
Jeûnant de son trop d'abondance,
Auprès de luy ne fembloient qu'avortons.

Arrive un Marchand de Moutons.
On luy fait voir la Peuplade nouvelle,
A peine il jette l'œil fur elle,
Qu'il croit que les Sorciers, ont maudit le Troupeau ;
Où mene-t'on, dit-il, ces pauvres Brebis paître ?
Leurs petits n'ont que les os & la peau.
Gardez-les pour peupler, Monfieur, dit-il au Maiftre,
Car de les vendre en cet eftat,
Vous n'en tirerez pas feulelement une obole.
En prononçant cette parole
Il mit la main fur noftre Scelerat.
Ho, ho, dit-il, je tafte un drôle,
Qui s'eft fauvé du Magique attentat,
Il l'achepte, on luy livre, il fait le meilleur Plat,
De la prochaine Hofellerie,
Pendant que les Agneaux, qu'il a mis aux abois,
Bondiffent fur l'herbe fleurie,
Ou ruminent en paix à l'ombrage des bois.

Ie n'expliqueray point ma Fable.
Tout convoiteux du bien d'autrui,
Tout Parafite infatiable,

Bref tout humain, du siecle d'aujourd'huy,
Qui d'estre mon Agneau, se sentira capable,
Sçaura bien que je parle à luy.





FABLE VIII.

L'Yrondelle, & l'Oyseau de Paradis.

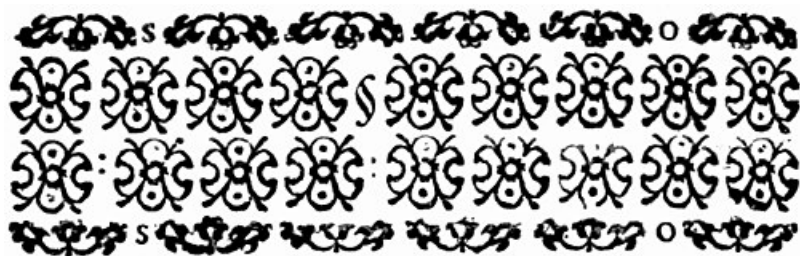
L'Yrondelle, craignant, le froid de nos quartiers,
S'en alloit faire un tour, jusqu'aupres de Carthage.
L'Oyseau de Paradis, se trouve à son passage,
Voyageurs, comme on sçait, coufinent volontiers.
Les voila donc jasant, d'un climat, & d'un autre,
L'Yrondelle ventoit, les raretez du nôtre,
Et l'Oyseau, les beautez du sien :
Elle prit goust à l'entretien.
Elle se connoissoit, pour n'estre qu'Yrondelle,
Et sçavoit que l'oyseau, n'est pas oyseau pour elle ;
Mais contre ce qui plaist, on ne prend loy de rien.
L'Oyseau de Paradis est charmant au possible,
Et nostre voyageuse, a le cœur susceptible.
Elle niche souvent, en tel Palais de Cour,
Où l'on n'habite point, sans connoistre l'amour :
Elle admire, tantost, le bec, & le ramage,
D'autresfois, le rare plumage,
De l'hoste à ses yeux si charmant ;
Et sans considerer, dans son emportement,
Que le celeste Oyseau, n'habite que la nuë

Et qu'il vit, de l'air seulement,
La voilà d'abord resoluë,
A ne le perdre plus de veü.
Cependant la faim la pressoit,
Dame Nature patissoit,
Et l'on sçait que cette Commere,
Ne se repaist point de chimere.

Tant d'amour qu'on voudra, tant de charmans appas,
Il faut toujours manger, & boire,
Et c'est un incident, necessaire à l'histoire,
Que de prendre un leger repas.
Faut-il se revolter, contre Dame Nature ?

Ou faut-il se rendre à ses coups,
Jeunes Amans, ma Fable parle à vous.
Quelle que soit l'ardeur qui vous transporte
Sur un peu de prudence, appuyez vostre amour,
Les plaisirs les plus grands, sont sujets au retour,
Et la necessité demeure la plus forte.





LE BALLET
DE MONSEIGNEVR
LE DAUPHIN ;
ENVOYÉ A MONSEIGNEVR
LE DVC
DE MONTAVSIER.

S Ommeil, si charmant, & si doux.
Agréable vapeur, songe si favorable.

Ha ! pourquoi vous dissipez-vous ?
Laissez-moy toujours voir, ce Dauphin admirable.
Ce Fils du plus grand Roy, qui soit dans l'Vnivers,
Gouster près de l'Amour, mille plaisirs divers.
Occuper tous les soins des Graces obligantes :
Réveil, ne m'ôtez point ces cheres visions,
Vos faveurs les plus engageantes
Ont moins d'attraits pour moy, que ces illusions.

Voilà, M O N S E I G N E V R, les reproches que ie me faisois à moy-mesme, en sortant d'un Songe si agreable, que j'aurois souhaité qu'il eust duré toute ma vie, si ie n'avois esté persuadée qu'il m'auroit esté impossible de vous le faire sçavoir apres ma mort. Je ne doute pas,

M O N S E I G N E V R, qu'il ne vous soit indifferent de l'apprendre ; Un homme, chargé de l'éducation d'un des plus grands Princes de la Terre, & qui doit estre regardé comme l'œil visible de la Providence, sur le plus accomply des Ouvrages de Dieu, n'a guere de curiosité pour les Songes d'une personne telle que moy. Mais Madame la Duchesse de Montausier receut autresfois si favorablement la vision du Caroussel de Monseigneur le Dauphin, que j'ay osé me promettre que vous ne seriez pas inaccessible à celle-cy. Vous sçavez, M O N S E I G N E V R, que les chimeres des Poëtes renferment quelquesfois un sens moral sous leurs allegories, qui n'est pas toujours indigne de la reflexion des grands hommes ; & d'ailleurs, M O N S E I G N E V R, l'âge du jeune Prince que vous élevez, vous familiarise si souvent avec des choses au dessous de vostre Genie, que cette bagatelle icy, fera peut-estre assez heureuse pour se couler parmy la foule.

Dans une charmante Maïson
Hors du bruit de la Cour, & des soins de la Ville,

Je goûtois les douceurs de la belle faïfon,

Et passois une nuict, sombre, fraîche, & tranquille,
Quand ie crus voir mon lict, changé dans un Palais,
Moins redevable à l'Art, qu'aux dons de la Nature.

Les termes de l'Architecture,
Sont mots que ie ne sçeus ny ne sçauray jamais.
Mais fussy-je en cela, s'il se peut plus habille,
Que le Dieu mesme, à qui cét Art est deû,
Je croy qu'il me seroit encore difficile,
De bien tirer le Plan du Palais que j'ay vû.
Certain je ne sçay quoy, s'y fait servir en Maïstre,
Qui pensoit qu'à le voir, ie devois le connoistre,
Et sans doute autresfois, il m'estoit fort connu,
Mais le temps oste la memoire,
Les cœurs les plus ardens, ont enfin leur retour :
Et s'il n'avoit parlé, Dieux ! pourroit-on le croire,
Je ne l'eusse jamais reconnu pour l'Amour.
Il estoit toutesfois, dans son jour de conquête,

Les jeux, les innocens souûpirs,
Les graces, les naissans defirs,
Tout estoit en habit de Feste,
On ne parloit chez luy que de plaisirs.
Mille faveurs des plus exquisés,
Se chargeoient du foin d'un Festin ;
Et se preparoient (quoy que permises)
Des mets pour le goust le plus fin.
Car c'estoit pour traiter Monseigneur le Dauphin,
Qui s'estant échapé des prisons de l'Enfance,
Faisoit près de l'Amour, la douce experience,
De voler quelques ans, aux ordres du destin.
Il ne fut, dans ce jour, ny ruse, ny finesse,
Qui n'eût ordre du Dieu, d'exercer son metier :
 Il n'est jeux, plaisirs, allegresse,
Dont il ne regalât le nouvel Ecolier.
Les souûpirs concertoient une tendre musique,
Les attraits parez galamment,
Ornoient un Salon magnifique,
De doux souûris & d'agrément.
Le coup d'œil affecté, le radoucissement,
Composoient une Comedie,
Et répondoient du succez sur leur vie,
Jusques au point du dénouement.
Mais l'endroit que mon cœur trouva le plus charmant,
Ce fut certain Ballet d'invention nouvelle,
Dont voicy le Recit fidelle,
Daignez à la lecture accorder un moment.



Sujet du Ballet.



LE TRIOMPHE DE L'AMOUR S U R L'ENFANCE.

L'Amour impatient de ce qu'un jeune cœur de grande espérance, estoit possédé par l'Enfance trop long-temps, conspire de l'arracher d'entre ses bras : il emprunte le secours des Arts & des Sciences : & surprenant ce cœur dans un moment de reflexion extraordinaire, il le transporte dans son Palais, & luy en découvre toutes les beautés. La Gloire informée de cette aventure, vient à la quête du cœur dérobé, dit qu'il luy est consacré dès sa naissance, & qu'il ne doit abandonner l'Enfance que pour elle. Mais les Sciences l'ayant rassurée, elle consent de laisser promener le jeune cœur dans le Palais de l'Amour, pourveu qu'il soit permis aux Vertus & à elle, de l'accompagner dans cette Promenade.

R E C I T .

L'Enfance représentée par une Belle étant couronnée de Roses, regrette le Cœur qu'elle a perdu.

Moy pour qui le repos, fut un trésor si cher,
Moy la Tranquillité profonde,
Moy qu'au milieu des maux, qui troublent tout le monde,
Les ennuis respectoient, & n'osoient approcher.
Helas ! ie sens enfin leurs plus vives atteintes,
Un Cœur, un jeune Cœur, qui fit tous mes plaisirs,
S'arrache de mes bras, & méprise mes plaintes,
Coulez, coulez, mes pleurs, sortez tous mes soupirs.

Sur la Foy de ses ans, dans un profond repos,
Ie m'attendois mal-gré l'envie
De jouyr pleinement d'une si belle vie,
Tant que la Loy du temps, m'en laisse les Dépôts.
Mais hélas ! les beaux Arts, les Vertus, la Science,
Les talens, les conseils, & les naissans desirs,
Tout l'enleve à mes yeux, tout l'arrache à l'Enfance.
Coulez, coulez, mes pleurs, sortez tous mes soupirs.

I. ENTRE'E

L'amour & les graces témoignent leur joye, par une Dance fort enjouée.

Pour l'Amour.

Est-il quelque mortel, apres cette Victoire,
Qui refuse un Temple à ma Gloire,
Je renverse les Loix, & des lieux, & des ans,
Souvent par ma toute-puissance,
Je change un Hyver en Printemps,
Puis délivrant un Cœur, des chaînes de l'Enfance,
Je sçay comme il me plaist, confondre tous les temps.

Pour les Graces.

Graces qui mieux que vous, est en droit de pretendre
Au triomphe de ce grand Jour,
C'est vous qui soumettez tous les Cœurs à l'Amour,
C'est par vous qu'il les sçait surprendre,
Sans vous son Nom seul feroit peur ;
Mais quand vous l'escortez, on ne peut se deffendre,
De ceder à vostre douceur.

II. ENTRE'E.

La Beauté naissante accompagnée des Jeux & des Ris, s'appreste à faire
les honneurs du Palais de l'Amour.

Pour la Beauté naissante.

Viens goûter jeune Cœur, les plaisirs innocens,
Qui te sont offerts par mes charmes ;
N'en crains rien de cruel, ma Beauté n'a pour armes,
Que des jeux, des soft-ris, & des attraits naissans.

Le Ciel nous fit pour vivre ensemble.
Et si tu consultes tes yeux,
Tu trouveras que ie ressemble
A ce que tes desirs ont de plus précieux,
J'ay ta bouche, tes traits, ta grace naturelle,
Je suis aymable comme toy,
Et si près de l'Amour tu voulois quelque'employ,
Certaine Royale mortelle, Mademoiselle,
Que ton beau Sang anime, & que tu trouves belle,
Est si souvent prise pour moy,
Que tu peux me prendre pour elle.

III. ENTRE'E.

Les Sciences & les Arts ayant contribué à dérober le jeune Cœur aux
oysivetez l'Enfance, viennent se réjouir de l'heureux succès de l'entreprise.

Pour les Sciences & les Arts.

Un jeune cœur doit être bien surpris,
De voir jouer ce personnage
A ce qu'il croyoit si sauvage,
Et qui glace d'effroy tous les jeunes esprits.
On voit par là les erreurs du jeune âge,
Et que tout sert à l'Amour pour charmer,
Dans l'un c'est le sçavoir, dans l'autre le courage ;
Mais quand de vous les deux on fait un assemblage,
On est nay pour tout vaincre, & pour tout enflâmer.

IV. ENTRE'E.

La Galanterie & les jeunes desirs viennent pour donner des instructions au Cœur dérobé.

Pour la Galanterie.

Vainement voudrois-je entreprendre,
De donner à ce Cœur des avis superflus,
Chez luy la Nature en sçait plus,
Qu'à tous les autres cœurs l'Art n'en sçauroit apprendre.

V. ENTRE'E.

La Gloire courant à la quête du jeune Cœur, rencontre la Vertu.

D I A L O G U E .

La Vertu.

Que fait la Gloire dans ces lieux,
A-t-elle chez l'Amour de secrettes affaires,

La Gloire.

Que faites-vous icy, favorite des Dieux ?
Prenez-vous quelque part aux amoureux mysteres.

La Vertu.

Je guide un jeune Cœur qui se fût égaré,
Si l'Amour sans mes soins avoit eu sa conduite.

La Gloire.

Ce Cœur m'est par le Ciel, de tout temps préparé,
L'Amour veut me l'oster, je cours à sa poursuite.

Tout ce qui estoit alors dans le Palais de l'Amour, accourant au bruit du Dialogue, l'Amour dit en s'adressant à la Gloire.

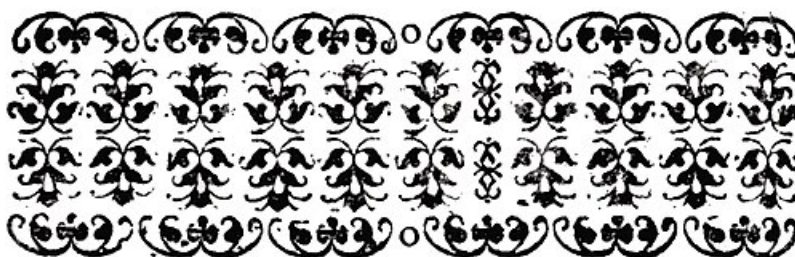
Gloire, qu'osez-vous entreprendre
Contre l'effort de mes feux triomphãs,
L'hommage de Desirs que ce cœur vient me rendre,
N'est-il pas un Tribut, qu'on doit aux jeunes Ans.

La Gloire & la Vertu reprennent ensemble.
Ce Cœur est animé, par deux Royales Ames,
Qui ne rendent qu'à nous l'hommage de leurs vœux.

L'Amour replique.
Les naissantes ardeurs, des innocentes flammes,
N'ont jamais fait rougir aucune de vous deux.

Les Sciences & les Arts viennent pacifier le different.
Quoy qu'à ce cœur l'Amour propose,
Ne craignez rien pour luy, de la part des appas,
A quelque doux peril, où son âge l'expose,
Nous guiderons toujours ses Pas.

I'estois à cet endroit du Regale de l'Amour, à Monseigneur le Dauphin, & ie me preparois à le suivre à quelque feu d'artifice, sçachant bien qu'il en entre toujours un peu dans toutes les Festes de l'Amour. Mais un fousy domestique m'ayant éveillée mal à propos, la seule realité qui me reste d'une si belle illusion ; C'est le vœu que ie fais d'estre toute ma vie.



L E T T R E
ESCRITE
A MONSEIGNEVR
DE LYONNE,
Sur les Cabinets du Roy.

Il faut ſçavoir pour l'intelligence de cette Lettre, que ces Cabinets ſont lambriffez de Miroirs, ſur leſquels ſont peints des Amours de diverſes Figures, en Miniature.

IL me ſemble, MONSEIGNEVR, qu'il y a long-temps que ie vous laiſſe en repos, vous ne me faites pas l'honneur de vous en

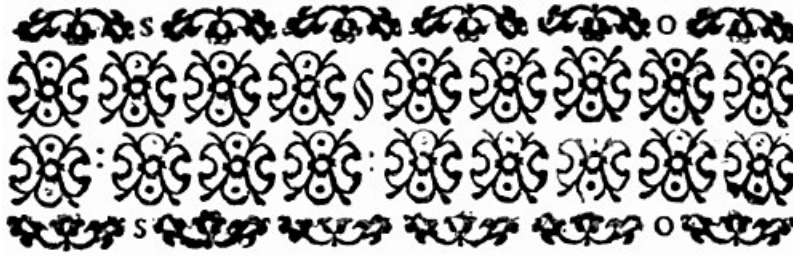
appercevoir comme moy. Mais ie ne puis me refoudre à l'oublier
comme vous.

Permettez que je vous réveille,
Et que faifant valoir prés de vous mon Employ,
J'ofe vous dire icy quatre mots à l'oreille
Sur les nouveaux Amours du Roy.
Vous pâlifsez à ce mot que ie croy,
Et connoiffant la gent Poëtique,
Un nom fi delicat de foy,
Fait trembler vofre Politique.
Non, non, ne craignez rien de Phebus & de moy,
Je detefte comme ie doy
La facrilege conjecture
Des Loix de mon devoir, ie connois la rigueur ;
Et fi de quelqu'Amour, ie vous fais la peinture,
C'eft d'un Amour de Miniature,
Et non pas d'un Amour du Cœur.
L'avez-vous veu ? ce nourrifson des Graces,
Dans ces ingenieufes Glaces,
Où l'Art nous le dépeint avecque tant d'attraits,
Fit-il jamais aux cœurs, plus douce violence ?
J'avois juré, de n'en parler jamais,
Et gens des mieux fenfez, approuvoient mon filence ;
Mais il eft mal-aifé de tenir fon ferment,
Quand on le voit dans cet Appartement,
Partout ailleurs, fon abord eft terrible,
Et fon Nom feul alarme la pudeur,
Mais comment chez le Roy pourroit-il faire peur,
C'eft fous nos traits, que l'Art le rend vilible,
Quand on le voit, on fe croit voir.
Peut-on trembler pour fon devoir
Quand on ne veut qu'ajufter fa Coëffure,
Qu'examiner fon Air, & fa Parure,
Helas ! ce n'eft pas de ce jour,

Que l'Amour sçait aux Cœurs, jouïr ce vilain tour.
Quand on a des attraits, qu'on veut plaire, & qu'on s'aime,
Souvent dans un Miroir ne cherchant que soy-mesme,
Sans y penser, on y trouve l'Amour,
Il est facile d'enflâmer
Dame qui veut trop estre aimée,
Et le grand desir de charmer
Devance de bien peu, l'heure d'estre charmée.

Mais ie sens que la veine m'emporte au delà des bornes que ie m'estois prescrites ; mon Genie tendre, pour qui les occasions de l'égayer sont devenuës rares, abuseroit volontiers de la liberté que ie luy donne, il faut le faire rentrer dans son devoir, & ne plus parler que pour vous dire que ie suis.





E P I T A L A M E
SUR
L E M A R I A G E
DE MADEMOISELLE
D E L Y O N N E,
AVEC MONSIEUR
D E N A N T E V I L .

Nous doctes Sœurs, quelques-fois menfongeres,
Mais aujourd'huy, parlant sans fiction,
Au Ministre fameux, ayant direction
Sur les affaires Estrangeres
Nous envoyons cette Relation.

Du Parnasse le 11. Fevrier 1670.

Nous avons avis que ce Jour,
Cupidon s'échapa de la celeste Cour,
Charmé d'une jeune Mortelle,

Plus digne que Venus, des transports de l'amour.
Voicy comme au Parnasse, on conte la nouvelle.
Dans la saison du Carnaval,
L'Hymen voulant courir le Bal,
Emprunta de l'Amour, la forme & la parure,
Et l'Amour partageant ce divertissement,
Prit aussi de l'Hymen, l'habit & la figure,
C'estoit pour eux un grand déguisement,
Le premiere Beauté qui s'offre à leur passage,
Estoit bien que naissante, aussi fiere que sage.
Le seul nom de l'Amour, alarmoit sa pudeur,
Ce Dieu ne l'abordoit, aussi qu'avec terreur,
Il sçavoit que c'estoit une jeune Lyonne
Pour la Naissance & pour le Cœur,
Mais l'Hymen sçachant bien que si chaste personne
De sa presence a rarement horreur,
L'approche, & luy conte douceur ;
S'il se fust avisé de se faire conneestre,
On eust pû le traiter avec moins de rigueur.
Mais on le prit, pour ce qu'il feignoit d'estre,
Et Dieu sçait quel mépris, attira cette erreur.
L'Amour qui près de la cruelle
Estoit toujours en sentinelle,
Voyant l'accueil peu gracieux
Qu'on faisoit à son Nom, dans cette Mascarade,
Espéra que peut-estre, on le recevroit mieux
Sous celui de son Camarade.
Il en prend l'honneste maintien,
Voile du nom d'Espoux, son ardeur indiscrete,
Certaine émotion secrette,
Que la Belle sentoit ; pendant son entretien,
Sembloit l'avertir de la ruse ;
Mais quoy ? pour penetrer dans ce déguisement,
Il faut avoir connu, le Narquois qui l'abuse,
Et jamais il ne fut, si temeraire Amant,

Qui l'ofait à les yeux, dépeindre seulement.
La voila donc à l'Amour destinée,
Il l'obtient d'elle-mesme, au nom de l'Hymenée,
L'Hymen ayant appris, par la commune voix,
L'attentat du Dieu temeraire,
Dans les plus beaux attours, vint deffendre les droits ;
Mais il ne fut, dit-on, que témoin de l'affaire,
L'amour seul accomplit le reste du mystere.
Les devoirs de l'Hymen, sont rendus par l'Amour,
C'est en vain que l'Olympe, espere son retour,
Il veut rendre à l'Espouse un legitime hommage,
Et toujours arresté par des attraits si doux,
Il fera de l'Hymen, le constant personnage,
Tant qu'on verra Nanteüil, habiter parmy nous.

Adresse du Paquet

Au Ministre parfait, du plus parfait des Roys,
Ce Paquet en main doit se rendre,
Si de l'Europe entiere, on consulte la voix,
Le Porteur ne peut se méprendre.

F I N.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Pommereu
- Cantons-de-l'Est
- Guillaumelandry
- Victoire F.
- Le ciel est par dessus le toit
- Lepticed7
- LeDeuxiemeTexte
- FreeCorp
- Zyephyrus
- Jahl de Vautban
- Toto256

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)